PRINCE-ALBERT, SASK., JEUDI 14 AOUT 1913 — No. 22

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS :
Un an (Canada) $1.00
Un an (Etranger) $1.50
ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance .25

LE PATRIOTE DE L'OUEST

NOTRE FOI ! — NOTRE LANGUE !

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION : 405, 13ème RUE
ADMINISTRATION : 1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
Téléphone 683

A. F. AUCLAIR, O. M. I., *Rédacteur en Chef* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE, LTÉE — J. P. DAOUST, *Administrateur*

L'Assomption de Marie
et la Tradition

Certains journaux ont annoncé que N. S. Père le Pape allait définir prochainement comme *dogme de foi*, l'Assomption de la Très-Ste Vierge Marie.

Cette nouvelle, si elle est vraie, ne peut que réjouir tous les cœurs chétiens.

La définition solennelle de la doctrine de l'Assomption donnera une impulsion plus forte et un éclat nouveau au culte de Marie; de plus, si cette vérité traditionnelle reçoit ainsi du Souverain Pontife la confirmation suprême, aucun catholique ne pourrait désormais la nier sans se rendre coupable, au *for externe,* c'est-à-dire aux yeux de l'Eglise, du péché d'hérésie.

Il ne faudrait pas conclure de là cependant que, jusqu'au jour de la définition, il soit libre à chacun d'admettre ou de ne pas admettre que Marie est ressuscitée et qu'elle est maintenant au ciel en corps et en âme. Non, car l'Assomption de Marie a toujours fait partie de l'enseignement *ordinaire* de l'Eglise.

Et cet enseignement est basé sur une *tradition universelle et constante* qui remonte aux temps apostoliques.

Le fait suivant, rapporté par Saint Jean Damascène, nous permet de recueillir un écho de cette tradition chrétienne :

"L'impératrice Pulchérie, écrit-il dans son *2e Discours de Assumptione,* avait fait contruire à Constantinople une église en l'honneur de la Mère de Dieu; et, sachant que le tombeau de la Vierge se trouvait à Jésusalem, dans une église bâtie au lieu nommé Gethsémani, elle voulut avoir de ses reliques pour les placer dans la nouvelle construction. Elle s'adressa donc à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui se tronvait alors à Constantinople pour le concile de Chalcédoine (451); mais elle apprit de lui que *le sépulcre de la Vierge était vide,* et que la vénération dont il était entouré ne s'adressait qu'au *souvenir du court séjour* de la sainte Mère de Dieu dans la poussière du tombeau."

La croyance à la résurrection de Marie, reçue des premiers fidèles comme une tradition, fut bientôt universelle. Et c'est à la suite de cette tradition qu'on institua, surtout en Orient, la fête du "*Sommeil* de la sainte Vierge," fête appelée aussi du nom de "*Solennité* du repos." Elle devint tellement populaire que l'empereur Maurice, au témoignage de Nicéphore, en fixa la célébration au 15 août. Mais il est certain que depuis saint Jérome et saint Augustin, cette fête a été célébrée dans le nombre catholique. Les plus anciens Martyrologes en font mention, et tandis qu'en Orient on la célébrait sous le nom de *Sommeil,* en Occident c'était sous le nom de *l'Assomption de de la Bienheureuse Vierge;* et c'est ce dernier vocable qu'elle a conservé dans notre liturgie.

Ajoutons que la croyance des fidèles n'a jamais varié sur ce point ; elle a toujours admis cette vérité comme certaine, et cela d'une manière unanime.

Il y eut jadis, à propos de l'Immaculée Conception, quelques voix discordantes dans le sein même de l'Eglise ; mais ce ne fut jamais le cas de pour l'Assomption de Marie.

Le bon sens du peuple chrétien a toujours compris que la chair très sainte de l'Auguste Mère de Dieu n'a pas été la proie de la dissolution et que pour elle comme pour son Divin Fils s'est vérifié l'oracle de David : "Vous ne permettez pas que votre saint voie la corruption."

(Ps. XV, 10)

D'ailleurs si le corps de Marie n'avait pas été réuni à son âme et transporté avec elle dans les splendeurs célestes, il serait demeuré jusqu'à ce jour dans un endroit inconnu et privé des honneurs auxquels il a droit. Ce n'est pas possible.

Lorsque les corps des saints sont si soigneusement conservés, si précieusement gardés, si religieusement honorés, comment le plus saint de tous serait-il soustrait à notre vénération et à nos hommages ? Comment la terre qui n'a pu receler la croix du Sauveur, recélerait-elle la dépouille de la Mère de Dieu? Comment aucun miracle ne serait-il venu glorifier ces restes sacrés, lorsque Dieu en opère en faveur de ses moindres serviteurs ?

Ce raisonnement s'impose à toute intelligence éclairée par la foi. Et voilà pourquoi nous proclamons hautement que la Mère du Rédempteur est sortie des ombres du tombeau et que son âme bienheureuse a repris son vêtement terrestre désormais voué à l'immortalité.

Et si l'hérésie nous objecte que l'Assomption de Marie n'est pas dans l'Ecriture Sainte, répondons simplement que l'Ecriture sainte n'est pas le seul et unique trésor des vérités révélées, mais qu'il en est un autre, également confié à l'Eglise et non moins fidèlement gardé par elle, c'est la *Tradition.* C'est par la Tradition, que l'Ecriture Sainte s'explique et se complète, et voilà pourquoi le protestantisme, qui repousse la Tradition, ne saurait avoir qu'une doctrine froide et mutilée.

Quant à nous, catholiques, nous possédons la vérité complète, surtout en ce qui concerne l'auguste Mère de Dieu. C'est un avantage inestimable dont il nous faut savoir profiter.

Vénérons donc la Vierge Marie pour tant de nos frères séparés qui ne la connaissent qu'à peine et pour tant d'hommes qui ne l'honorent et ne l'invoquent jamais.

Reine du ciel et de la terre, priez pour nous !

CONGRES DE REGINA
Le banquet

Un régal pour l'intelligence et le cœur, un souper de famille aux mets délicats et variés où les gaies chansons canadiennes précèdent les discours pétillants d'éloquence et d'esprit : tel fut le banquet franco-canadien, à l'Hôtel King, de Régina.

L'absence totale, comme il convient, de toute autre liqueur que la bonne eau cristalline n'enlève rien à l'entrain des fraternelles agapes. En fredonnant les bonnes vieilles chansons de chez nous, qui ne s'est rappelé les réunions familiales d'antan, le souvenir des parents et amis que l'on a laissé là-bas dans la chère province de Québec ou aux vieux pays ?

A la liste des mets que détaille un gentil menu aux enluminures délicates portant en première page l'inscription : "L'Association Franco-Canadienne de la Saskatchewan —Banquet—Régina King's Hôtel, 30 juillet 1913 " se mêlent des sentences patriotiques comme celles-ci : "L'expression sincère de la loyauté est loyale dans toutes les langues." *Le Canadien* en 1806. —"C'est notre doux parler qui nous conserve frères." ZIDLER. — " Jamais nous n'abdiquerons les droits qui nous sont garantis par les traités, les lois, la Constitution." MERCIER. — "Nous voulons que personne mieux que nous ne rende à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu." MGR LANGEVIN, Congrès de Québec, 1912. — " Nos pères ont découvert tous ces pays, ils les ont arrosés de leurs sueurs et même de leur sang." MGR TACHÉ à Sir Geo Etienne Cartier, 7 octobre 1899.

Les santés.

Le président, M. Maurice Quennelle porte la santé du Pape et du Roi.

LE CANADA

M. F.-X. Chauvin présente la santé du Canada, en affirmant qu'au Canada le Pape et le Roi trouveront toujours leurs meilleurs sujets.

VIVE LE CANADA, PAYS BILINGUE ET CHRÉTIEN

Dans sa réponse, Mgr Béliveau célèbre la gloire du Canada au titre de " pays bilingue et chrétien ". Un contrat bilatéral unit la race anglaise et la race française dans une parfaite égalité, de l'Atlantique au Pacifique. Pour ne point baisser dans l'estime de nos concitoyens nous ne devons céder aucun de nos droits. L'harmonie se maintiendra uniquement par le respect mutuel.

Pays chrétien, ici, nous croyons tous à la divinité de Jésus-Christ et c'est un illogisme de vouloir concilier la foi au Christ et la neutralité de l'école, accepter la divinité de Jésus-Christ et ruiner la religion de Jésus-Christ dans l'âme des enfants. Nous n'accepterons jamais la fausse doctrine de ceux qui veulent que l'école soit un sanctuaire de neutralité qui ne prépare pas des chrétiens. "Vive le Canada, pays bilingue et pays chrétien." Nous ne vivrons et nous ne deviendrons une grande nation qu'à ces conditions.

CHEZ NOUS

En proposant la santé de la province de Québec, dit M. l'abbé Benoît, c'est la santé de chez nous que nous proposons. Tous frères, nous avons un passé de gloire qui nous rend légitimement fiers de rester Français : gloire de la foi maintenue au prix de luttes héroïques, gloire de la science qui brille dans nos admirables institutions, comme Laval, et dans les œuvres de nos grands hommes.

LE MERCI DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Le lieutenant-gouverneur de la province de Québec devait assister à la Convention et répondre à cette santé, mais des circonstances imprévues ont empêché son voyage, et c'est M. l'abbé Huot, de l'*Action Sociale* qui nous apporte le merci cordial et vibrant de la province de Québec. " Nous avons vécu, dit-il, de la vie supérieure de l'intelligence et de la foi. Nous devons reconnaissance aux ancêtres qui, poussière d'hommes, se sont relevés nation parce qu'ils ont eu le courage et la clairvoyance de proclamer la vérité qui sauve dans la langue qui la garde et qui n'ont voulu à aucun prix sacrifier le salut des âmes aux sourires des puissants.

ÉLLÉMENTS DL CIVILISATION

C'est la paroisse et l'école française qui ont conservé cet élément supérieur de civilisation, le respect du droit et qui ont fait du foyer français l'asile de la justice dans le Canada. Nous sommes non pas une race de vaincus, mais un peuple fort. La terre prise, les cœurs sont imprenables.

UN DEVOIR COMPRIS

Québec a, autrefois, rempli incomplètement son devoir à l'égard des groupes extérieurs, mais elle ne les a jamais oubliés. Aujourd'hui, Québec, qui admire votre courage, veut vous aider à soutenir vos revendications.

LA SASKATCHEWAN

M. Amyot, en quelques paroles de chaude conviction, présente la santé de la Saskatchewan, " terre de missionnaires et de pionniers français". "Notre tâche, ici, est de lutter et de souffrir pour transmettre à nos descendants l'héritage de nos traditions catholiques et nationales.

L'ŒUVRE DES SAINTS MISSIONNAIRES

Mgr Mathieu répond : J'ai vu, dit-il, combien fertile est le sol de la Saskatchewan et quand je vois danser le soleil sur nos blés murs, il me semble qu'il a été fécondé par les saints missionnaires de ma race qui me sourient du haut du Ciel. Les religieux et les religieuses de la France, nous les retrouvons dans nos couvents et nos hôpitaux. Ils font ici comme partout : ils se penchent sur toutes les misères humaines, ils méprisent les biens

(*A suivre en 5me page*)

De par le Monde

Un nouveau diocèse et deux nouveaux évêques canadiens

M. l'abbé F. X. Brunet, de l'archevêché d'Ottawa, vient d'être nommé premier évêque d'un nouveau diocèse récemment créé.

Le siège de ce nouveau diocèse sera à Mont Laurier, le village le plus prospère et le mieux situé des Laurentides. Mgr Brunet est né en 1868; ordonné prêtre en 1893, il fut successivement vicaire à la cathédrale, puis curé de Mayo et de The-Brook, enfin secrétaire de l'archevêché d'Ottawa.

M. l'abbé J. G. Forbes, curé de la paroisse St. Jean Baptiste de Montréal est nommé évêque de Joliette, en remplacement du regretté Mgr. Archambault.

Mgr. Forbes est né en 1865; ordonné prêtre en 1886, il fut d'abord curé-missionnaire à Caughnawaga, puis curé de Ste. Anne de Bellevue et enfin curé de St. Jean Baptiste (Montréal).

Nous présentons nos félicitations les plus respectueuses aux deux nouveaux prélats.

Dom Marie Antoine, Abbé cistercien d'Oka

Les journaux de Québec nous ont appris la mort du regretté Dom Marie Antoine Oger, premier abbé cistercien du monastère de Notre-Dame-du-Lac.

Ce prélat, bien connu même ici dans l'Ouest, était à la fois un religieux remarquable, un savant distingué et un homme d'œuvres intrépide. Il présida pendant 30 années aux destinées de l'abbaye d'Oka, défrichant le terrain, rebâtissant son monastère incendié, établissement une école d'agriculture. Il fonda aussi la maison cistercienne de Mistassini et celle de Londsdale, aux Etats-Unis.

Dom Marie-Antoine unissait à une énergie supérieure une bonté d'âme inépuisable. C'était un bon conseiller, un excellent coeur, et sa réputation de charité avait franchi, et bien au-delà, les murs de son monastère. Aussi sa mémoire restera-t-elle en bénédiction.

Il était né à la Jumelière, en Anjou (France), le 17 Juin 1852 et il est mort à Oka le 1er août 1913.

La paix dans les Balkans

L'empereur Guillaume et le roi de Roumanie se sont, par télégrammes, mutuellement félicités de leur concours respectif pour la signature de la paix dans les Balkans.

Le roi Charles, de Roumanie et toute sa cour ont célébré la conclusion du traité de paix par le chant solennel du *Te Deum,* à la cathédrale.

En vertu des clauses du traité la Roumanie s'engage à évacuer le territoire bulgare dans un délai de quinze jours après la signature du traité et les armées Grecques et Serbes, dans trois jours. Le traité prévoit aussi à l'arbitrage par la Belgique, la Hollande et la Suisse dans le cas d'un désaccord au sujet de la démarcation des nouvelles frontières. La Bulgarie s'engage par le traité à effectuer le retrait de ses troupes immédiatement.

Constantinople. — La Porte a fait une réponse évasive à la note des Puissances dans laquelle celles-ci menacent de retirer leur appui moral et financier à la Turquie, à moins que le gouvernement Ottoman n'ordonne à ses troupes de rentrer dans la limite de Enos-Media en conformité avec le traité de Londres.

Au Mexique

John Lind, représentant personnel du président Wilson envoyé pour examiner la situation au Mexique, est arrivé sain et sauf, la nuit du 10 au 11, dans la ville de Mexico, et il a été reçu le matin de bonne heure par O'Sughnessy, chargé d'affaires de l'ambassade des Etats-Unis.

Meilleures conditions financières et abondantes moissons

"Nous entendons beaucoup de commentaires sur la rue et dans les journaux, dit le président des "Western Canada Flour Mills" au sujet de la rareté de l'argent. J'ai parcouru depuis cinq ou six semaines une grande étendue de territoire et je me suis donné la peine de faire une enquête sérieuse par rapport à cette prétendue pénurie d'argent. Je n'ai pas trouvé un seul cas où une association financière ou un individu faisant un commerce légitime aient eu aucune difficulté pour trouver auprès des banquiers le le support nécessaire pour prendre soin de leurs affaires.

"Nous sommes à la veille de récolter la plus abondante moisson qu'ait jamais produit l'Ouest canadien et je crois que nous avons lieu de féliciter les banques de garder leurs ressources pour les besoins de la moisson. C'est ma conviction que l'action des banques de n'accorder des prêts qu'aux entreprises commerciales les plus sûres sera la chose la plus avantageuse qui soit arrivée à ce pays depuis bien longtemps. Nous nous sommes tous efforcés de trop faire, oubliant le vieil adage, que "Paris ne s'est pas fait dans un jour".

"Je crois que le grain disponible pour le marché dans les trois provinces de l'Ouest cette année donnera aux fermiers un profit net de $140,000,000 sans parler des bestiaux, porcs, moutons, volailles, ni de l'industrie laitière et des légumes. Les revenus du grain seul seront de près de 20% audessus du capital payé de toutes les banques du Dominion."

Lettre d'un Sauvage

LA LOI ? ?

Chers lecteurs :

Dans ma dernière, si vous vous rappelez, je vous renvoyais au prochain numéro, pour la suite de l'exposé de nos idées de sauvages, sur la manière d'amener nos concitoyens anglais à respecter les droits de la langue française au Canada. Vous avez attendu la suite un peu longtemps, et vous pourriez bien l'attendre encore, car pour le moment je me propose de vous entretenir d'autre chose. J'ai d'ailleurs eu le plaisir de voir, dans un numéro du "PATRIOTE", que quelques unes de nos idées ne sont pas si mauvaises que cela ; car d'autres que nous les ont eues, et qui mieux est, ont commencé à les mettre en pratique. En résumé nos idées à nous sauvages, sont que, le français étant langue officielle au Canada, chaque Franco-Canadiens refuse absolument de se servir d'une autre langue que la sienne, dans les transactions *commerciales*, et dans tout rapport écrit ou verbal, avec les autorités *fédérales* et *provinciales* et leurs divers employés. Si l'Association Franco-Canadienne emploie son activité dans ce sens, avant longtemps, nul doute que les Anglais, au lieu de chercher à vous empêcher d'apprendre le français, voudront eux-mêmes le faire apprendre à leurs enfants.

Pour aujourd'hui, je veux vous entretenir d'un autre sujet : la Loi, la loâ, la louâ, *the law* : nous l'a-t-on chanté et répété ce mot-là, sur tous les tons et dans toutes les gammes, depuis sept ans que les gens du gouvernement ont fait leur apparition parmi nous. Jusque là, nous ne connaissions que la loi de Dieu, que les missionnaires nous avaient apprise. Nous ne la mettions pas toujours parfaitement en pratique ; mais enfin, elle suffisait à nous guider dans le cours ordinaire de la vie, et nous tenait éloignés des grosses abominations qui ont cour chez les infidèles, et même parait-il, chez certains baptisés, soi-disant civilisés.

Mais on nous dit, que la loi de Dieu toute seule ne suffirait pas pour la conduite de la vie, parcequ'elle n'avait pas de sanction ici-bas. La sacro-sainte loâ du Canada, était nécessaire pour compléter la loi de Dieu et pour assurer d'ailleurs, nous dit-on, le même respect et la même révérence. Nous le crûmes, dans notre simplicité.

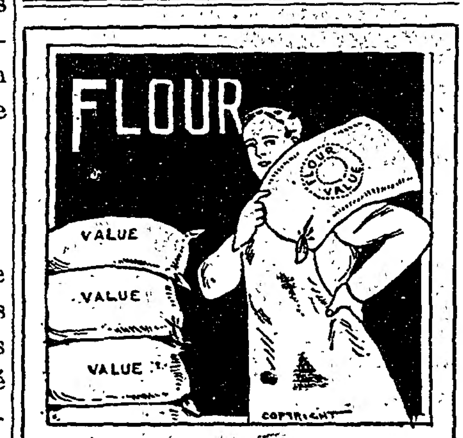
Or, depuis ce temps-là, que voyons-nous ? c'est que quand il s'agit de réprimer, un désordre, une immoralité quelconque, il n'y a jamais de sanction pour cela dans la loi du Canada, on nous le dit, du moins. Dans la fameuse loi, si sainte et si parfaite, qu'on nous nomme avec un tel trémolo dans la voix, il n'y a pas un article pour réprimer l'adultère, ni le concubinage, ni l'immoralité la plus révoltante ; rien pour empêcher les blancs de venir ici corrompre et ruiner les métis et les sauvages avec leur whisky et drogues similaires. Les candidats qui, lors des élections se donnent comme représentants du gouvernement, donnent eux-mêmes l'exemple et abrutissent leurs électeurs avec la boisson afin de mieux les *tromper ensuite* : Et il n'y a rien dans la fameuse *louâ* pour empêcher cela ? Nous sommes pas *mal* simples : mais que voulez-vous, tout cela a fini par faire naître des doutes dans notre esprit sur la sainteté et l'efficacité de la dite loâ. Il n'y a pas à dire la loi du Bon Dieu est plus complète que cela.

Il y avait, au moins, un point, sur lequel la loi de Dieu et la loi du Canada étaient d'accord : c'est l'observation du Dimanche.—Or, et c'est ceci qui achève de nous rendre perplexes, au sujet du dégré de révérence qui est dû à la fameuse louâ ; ceux qui en prêchent le respect et l'observance avec le plus d'ardeur, ne manquent jamais de violer, sur ce point particulier, et la loi de Dieu, et la loâ du Canada. Depuis que les gens du gouvernement s'en viennent par ici, il y en a peut-être quelques-uns, qui ont observé le présepte du repos dominical ; mais enfin je n'en ai pas eu connaissaince. Tous ceux dont j'ai pu connaître les faits et gestes, ont fait marcher leurs gens le Dimanche, comme un jour de la semaine. Et pour ne parler que du parti qui est venu payer les sauvages cet été : Agent et policeman en tête, ils ont remonté la Rivière la Roche et traversé le lac le dimanche avec leurs six canots. Ils sont arrivés à 3 heures de l'après-midi devant la mission, au moment où les fidèles se rendaient à l'église pour l'office du soir, et ont continué leur voyage pendant deux heures encore, pour se rendre à la place fixée comme rendez-vous aux sauvages. Il semble qu'ils avaient d'autant moins d'excuse pour violer ainsi la loi divine et humaine, qu'ils étaient en avance de deux jours sur la date fixée, et que les sauvages, n'étant point rendus au lieu de la réunion ils ont été obligés de les attendre pendant près de deux jours. Il semble donc que ce soit pour le plaisir de nous donner un mauvais exemple, qu'ils ont marché ainsi publiquement le Dimanche, car enfin, ces gens-là, s'ils ne sont pas catholiques, ils sont baptisés, je suppose. Je ne pense pas qu'on nous envoie des infidèles ou des musulmans. Ils appartiennent à l'une ou à l'autre des innombrables sectes protestantes, qui, toutes, à notre connaissance, font profession d'observer le repos du Dimanche. Leur conduite nous montre donc qu'ils font fi des obligations de leur religion, et je les avertis que, c'est une mauvaise recommandation pour des gens qui viennent pour civiliser les sauvages, et leur imposer des lois.

Car, puisque la loi de Dieu n'a pas l'air de les préoccuper, la fameuse loâ du Canada n'est donc pas chose si sainte que cela, puisque les gardiens, sous le plus futile prétexte, la violent sans scrupule, sur un point important. Dès lors, de quel droit veut on nous imposer d'autres lois, sur la chasse et la pêche, par exemple : lois qui n'ont pas de bon sens dans ce pays, et que nous ne pouvons observer sans mourir de misère, nous, *nos femmes et nos enfants* ? Nous n'avons pas, nous, de salaires de $5.00 ou $10.00 par jour, messieurs les fabricateurs de lois. Par conséquent, commencez par observer vous-mêmes vos propres lois, surtout lorsqu'elles sont justes. Et quand vous voudrez faire des lois pour le pays du Nord, rappelez-vous, que la première condition pour observer les lois, c'est de pouvoir vivre.

UN SAUVAGE

—Priez. Qu'est-ce qu'un homme qui ne prie pas ? C'est un corps sans âme : c'est une lampe sans huile ; c'est un soldat entouré d'ennemis furieux ; c'est un vaisseau sans gouvernail, sans rames sur une *mer orageuse* : c'est une ville assiégée de toutes parts et dont les murailles sont sans défense. Priez ! Dieu vous le commande, vos besoins vous en font une loi rigoureuse.—Hillegeer.



No. 3. FEUILLETON DU PATRIOTE DE L'OUEST

"Aventures Canadiennes"

par Gilles DUPAY

(Suite et fin)

Au printemps un riche Américain leur propose d'acheter leur emplacement, c'est avec joie qu'ils acceptent. Enfin, le chiffre est atteint ! Comme dans un conte de "Mille et une Nuit", ainsi leurs rêves de fortune se sont réalisés. Ils sont riches et aujourd'hui n'ont plus qu'une ambition, un désir fou qui les consume, les dévore : revoir le pays ! le cher pays ! Le pays ! où il fait si bon vivre. quand l'été reverdit les vallons, les bois et les plaines ! Quand les foins sont en fleurs ! et que les beaux épis mûrissent !

Enfin ils retournent ! ils ne se sentent pas de bonheur et d'impatience ! C'est le même trajet de fatigues et de dangers qu'ils refont en sens inverse ; cette fois-ci emportent un trésor ! Ils remontent le courant du Yukon, à chaque rapide, portant à dos, bagages et canot et de nouveau recommencent la marche à travers les montagnes.

Un soir, Jacques, dont les forces sont considéaablement affaiblies, tombe terrassé. Pendant deux jours, on s'arrête, sans que que le repos ne lui apporte de soulagement ; alors, abandonnant les bagages, n'apportant que juste les provisions indispensables, Louis étend le pauvre malade dans sa traîne et continue le voyage vers la côte que l'on atteint après cinq jours de fatigues et de misère.

A bord du Ellen, le malaise de Jacques augmente, et Louis, témoin impuissant et navré, ne quitte plus son chevet. Les jours s'écoulent avec des alternative d'espoir et de crainte ; croyant à la guérison, quand un peu de calme renaît, et se désespérant lorsque la fièvre reprend plus ardente, minant ce pauvre corps amaigri, où apparaissent des taches bleuâtres. Les jambes aussi noircissent ; impossible désormais de se faire illusion en présence de ces symptômes révélateurs : c'est le scorbut, mal incurable, causé, croit-on, par la rigueur climatérique et le régime déprimant des salaisons et des conserves.

Jusqu'à la suprême minute Louis espère, encore, ramener au pays le cher mourant. Vaine attente, hélas ! Une nuit que le vent siffle en rafale dans les cordages et les mâts, que la tempête se joue du gigantesque bâtiment comme d'une frêle épave, Jacques appelle Louis : "Embrasse-moi, frère, je m'en vais !... Je meurs.. J'aurais voulu retourner avec toi, vers la bonne vie des champs, que tu m'appris à aimer.. Dieu ne l'a pas voulu ! Cette petite fortune que nous avons amassée, côte à côte, je te la lègue toute... Une dernière prière : quand tu seras de retour, va voir Rose Dupré, à St Félicien. C'est la Rose de mon conte de Noël, au Michigan.. Dieu est bon !.. je meurs en paix ..confiant dans sa miséricorde".. et c'est fini ! à jamais !

Le jour se fait terne et froid. On procède à l'immersion. Oh ! l'horrible chose que cet ensevelissement au sein mouvant des vagues ! Oh ! l'agonie des cœurs voyant disparaître à jamais, l'être aimé dans l'abîme sans fond !

Louis pousse un cri de douleur qui fait frissonner, et s'abat lourdement sur les planches humides du pont.

Une grande salle claire, de hautes fenêtres où se joue un gai soleil, des lits blancs s'alignent le long d'une allée où se promène, sans bruit, une religieuse égrenant son rosaire. Où est-il ?.... après deux mois d'inconscience la mémoire lui revient de l'angoisse passée : la mort du pauvre ami, celui qui partagea les ennuis et les tristesses de l'exil, le compagnon des mauvais jours, le frère tendrement aimé qu'il ne reverra jamais plus ! et sa douleur éclate, vibrante de hoquets et de sanglots, dans la grande salle claire, pleine de gais rayons. La religieuse s'approche doucement ; émue de cette détresse immense redite bien des fois dans les nuits de délire et avec des paroles saintes, que la charité inspire à ces êtres sublimes penchés sur les souffrants, elle lui parle de soumission à la volonté divine ; d'espérance en d'autres affections, de foi en l'avenir ; alors, au souvenir de son père qui l'attend là-bas, une terreur folle s'empare de lui, anxieusement il demande son argent ; on le lui remet intact avec celui du pauvre Jacques.

Il fait nuit. Par le petit sentier plein d'ombre et de silence, Louis revient à Belle Rivière. Qui dira jamais la joie indicible des retours ! Sous la blanche clarté de lune, la vieille maison apparaît. En vain, il frappe, toutes les fenêtres demeurent closes ! Un pressentiment aigu, comme une lame, le traverse. Une résolution subite lui donne confiance ; il se dirige vers le presbytère, à quelques pas.

—"Louis Brieux ! Est-ce bien vous ?" s'exclame le bon vieux curé, en l'apercevant.

—"Où est mon père ?" implore Louis.

—"Pauvre enfant !.. du courage !"

—Mon père est mort ? interroge-t-il, défaillant.

—Hélas, mon pauvre enfant, mort subitement ici, même, alors que je lui lisais l'annonce de votre décès, à bord du "Ellen" !

Louis reste aterré sous ce nouveau coup, le plus rude. Vraiment le vieux prêtre, comprenant la torture de son âme, lui prodigue-t-il les consolantes paroles ; hagard, sans rien entendre, il repart vers la terre familiole, errant à travers les champs, déserts, aban-

RÊVERIE

Evocations du passé

C'était un soir d'automne. La chaleur avait été accablante durant la journée et, au bord du bois, sous les arbres bientôt abandonnés de leur verdure, j'essayais de trouver un peu de fraîcheur en me reposant.

La nuit arrivait rapidement, portée par son coursier agile, et les étoiles commençaient à briller au firmament tels de petits yeux curieux qui s'écarquillent pour mieux voir une chose que nous, simples mortels, ne soupçonnons même pas. Elles semblaient me narguer; je m'irritais contre elles et, pour ne plus les voir, je fermais les yeux. Peu à peu une douce somnolence m'envahit... Soudain, une mélodie sans nom vint m'en tirer; c'était comme une plainte, un long cri arraché par l'effroi, l'admiration ou le désespoir, le cri de tout le passé d'un peuple se révoltant contre le sort réservé à ses enfants de demain.

Malgré moi j'en fus ému et je me figurais assister à l'agonie de ces milliers de malheureux qui, il y a plusieurs siècles, n'ont pas hésité à braver une mort horrible dans l'espoir, le seul espoir, sans aucune certitude, de voir léguer à leurs enfants les quelques droits qui, aujourd'hui, forment le point de mire des attaques d'une poignée de fanatiques.

J'en étais là de mes pensées quand j'en fus de nouvaau brusquement arraché par un bruit de pas venant vers moi. Machinalement, je levais la tête vers l'arrivant. Mais, horrible apparition, qui dressa mes cheveux: c'était un vieillard à haute stature; une barbe blanche lui couvrait le visage, il était vêtu de haillons et paraissait souffrir; néanmoins il avait une attitude majestueuse. Lisant sur mes traits bouleversés l'impression qu'il m'avait faite, il se hâta d'une voix douce de me rassurer.

“N'es-tu pas, me dit-il, le Canadien?”

Sur ma réponse affirmative, il continua:

“Tu te demandes qui je suis? Je suis celui que tes ancêtres et ceux de tes compatriotes ont chargé de redescendre dans cette vallée de larmes pour tâcher de réveiller, d'attiser le feu mourant du culte du français dans les coeurs de nos enfants.

“Entends-tu cette musique mystérieuse?

“C'est l'accompagnement de nos prières, ou plutôt, de mes compagnons morts, comme moi, en défendant les libertés et les privilèges dont tu te laisses dépouiller sans tenter le moindre effort pour les conserver. O ingrats! Mais, qui nous a donné des descendants si peu soucieux de leur histoire, de leurs traditions et de la cause pour laquelle tant de leurs aïeux sont morts.

“Valait-il bien la peine de souffrir toutes sortes de privations, de nous exposer à périr misérablement ou à nous faire tuer par milliers?”

Après une pause le noble vieillard reprit:

“On vous enlève une à une toutes les libertés que nous avons acquises au prix de notre sang, et, à part quelques amis d'élite qui forment une infime minorité, que faites-vous?

“Vous vous laissez faire, domptés par la crainte ou subjugés par des promesses qui ne se réalisent jamais. Vous vous endormez sur le présent, trouvant qu'il vous suffit, mais vous ne pensez pas à l'avenir de ces petites têtes blondes ou brunes sur lesquelles vous mettez tout votre espoir.

“Si jamais quelqu'un voulait leur ravir la vie, alléguant que c'est la loi, vous les défendriez avec l'acharnement, l'énergie et la ténacité du désespoir et vous obligeriez leurs oppresseurs à rappéler la loi. Songez donc, malheureux insensé, qu'à l'heure présente on ne s'attaque pas à la vie de vos enfants mais bien à leur âme et vous ne faites rien, vous ne tentez rien ou du moins peu de chose, simplement pour la forme.

“Qu'importe la vie, ici-bas? Elle ne dure que peu d'années, mais l'âme est faite pour la vie éternelle, oui, éternelle, qui ne finira jamais.

“Songez qu'nn jour viendra où ils seront éternellement heureux ou malheureux suivant ce que vous aurez fait pour eux.”

Mon interlocuteur se tut, son visage était devenu sombre, il semblait réfléter l'avenir destiné à nos descendants si, comme nos aïeux l'ont fait pour nous, nous ne tentions par tous les moyens honorables et à notre portée de conjurer l'orage qui les menace.

Au bout d'un instant, il reprit:
“J'aperçois l'avenir des Canadiens-Français noir d'orage. Ils auront à combattre longtemps, mais ils sortiront vainqueurs. Ce qu'ils doivent faire, toujours, c'est conserver leur langue; de cette façon ils resteront attachés à leur foi qui, seule, peut les sauver et leur procurer le bonheur éternel.

“Qu'ils se conforment tous aux voeux du grand Congrès de la Langue Française de Québec, lequel nous a comblé de joie. Qu'ils s'y rattachent en s'enrôlant dans les rangs des sociétés fondées dans le but de maintenir, de répandre la belle langue française dans ce grand pays et de soutenir les droits des Canadiens-Français.

“De mon temps, nous combattions avec la lance et la pointe, en transperçant nos ennemis, se teignant de leur sang. C'est en nous servant de cette arme que nous avons réussi à vous procurer les privilèges dont vous jouissez encore un peu aujourd'hui.

“Vous avez conservé cette arme mais vous l'avez réduite à si peu de chose que vous l'appelez une “plume”. Que cette petite lance soit aussi votre arme de combat; noircissez-en le bout et percez la vie publique de ceux qui vous oppriment, faites-les voir, montrez-les au peuple trop souvent si crédule. Ne craignez rien, vous luttez pour la bonne cause, Dieu est avec vous, quels que soient les ennuis et les tribulatious que les méchants vous suscitent, ne vous découragez pas, marchez toujours la tête haute et fière. Soyez comme Bayard des chevaliers (d'une cause sainte) sans peur et sans reproche.

“Ne craignez pas de réclamer le maintien des droits qui vous restent, le rappel des lois qui vous en ravissent quelques-uns et l'obtention de certains privilèges auxquels votre nombre, votre langue, vos traditions et votre loyauté envers la couronne britannique vous donnent droit.

Maintenant, me dit le vieillard, va rejoindre tes amis, va leur faire part des désirs de leurs ancêtres, ou plutôt va trouver le “PATRIOTE” et prie-le de se faire notre interprête auprès de nos chers Canadiens. Dis lui que là-haut (en me montrant le ciel) un nombre infini de vieux soldats de Montcalm prieront pour lui et ses lecteurs. A ce moment la musique se tut, un soufle de la brise fraîche vint lècher ma tempe, je tournais la tête: la noble apparition avait disparu. Je me levais et tout pensif je repris le chemin de ma demeure me promettant d'exécuter les vœux de nos aïeux morts pour nos libertés. et chers lecteurs, c'est ce que je viens de faire.

JEAN JOSEPH

donnés! Dans la nuit, dans un silence de mort, un cri strident retentit, le feu d'une locomotive apparait, sortant du bois. Une horrible pensée se fait jour dans le cerveau troublé du malheureux: “Ne plus souffrir!.. Cesser d'un coup l'atroce cauchemar!”.. La voie ferrée est là! Louis s'avance hagard.. une seconde et la lourde machine aura accompli son œuvre de mort; mais sur les bords du gouffre où il est près de sombrer, sa foi de chrétien l'arrête. Le suicide est une lâcheté que Dieu réprouve. La tentation est vaincue.. et le train passe!

L'aube le retrouve, dans le cimetière, agenouillé près d'une croix où se lit ces mots: A la mémoire de Pierre et Louis Brieux décédés en juillet 189. — Priez pour eux.

Il retourne au presbytère et y demeure, retenu par cette sympathie si sincère du vénérable prêtre, l'ami intime de son regretté père. Longuement on parle de lui, Louis se rappelle avoir fait lire une lettre de son père à Jacques qui l'avait gardée; c'est là, sans doute, la source de la fatale méprise: en retrouvant cette lettre d'un père à son fils, dans les habits du mort; tandis que lui-même était inconscient, on s'empressa d'envoyer à Pierre Brieux la funèbre nouvelle qui le tua à l'heure où son fils lui apportait la consolation suprême.

L'automne caresse de ses chauds rayons les fertiles campagnes. Louis, tout à sa douleur, avait oublié la prière du père aimé: revoir Rose Dupré. C'est dans un joli cadre fait de la pourpre du feuillage et de l'or des prés que Rose lui apparut, comme une radieuse vision par une claire matinée d'octobre.

Rose, à 25 ans, c'est une de nos vaillantes canadiennes que l'air des champs fait plus fortes et plus belles; sa gaité d'antan a fait place à une gravité précoce qui sied bien à sa beauté calme et fière; comme autrefois, active et bonne, elle partage son temps entre les soins du ménage et les travaux de la ferme. Après le départ de Jacques, sans une plainte, elle reprit ses occupations habituelles mais resta fidèle au souvenir de l'absent; maints prétendants éconduits se retirèrent, sans bien en vouloir, pleins de respect devant ses regrets qu'ils devinent profonds.

Louis se présente comme l'envoyé de Jacques Aubert; ce nom, évocateur du passé, Rose se trouble. Il lui raconte l'histoire de l'infortuné jeune homme et unis dans une même douleur, sans fausse honte, ensemble, ils pleurent l'ami commun qui dort là-bas, sous les flots; mais quand Louis veut lui remettre la fortune de Jacques, elle refuse hautaine, cet héritage que rien n'autorise.

Louis revient souvent vers Rose, dans le but avoué de vaincre ses scrupules et lui faire accepter le legs confié attiré aussi, sans s'en rendre compte peut-être, par le charme de l'exquise jeune fille.

Rose l'accueille avec bonté, prise d'une immense pitié pour ce malheureux désorienté dont la vie est désrmais sans espoir et sans but; le vieux Dupré, lui-même, se sent une grande sympathie pour ce jeune homme si passionnément épris de la terre, qui, pourtant l'a fait tant souffrir; c'est ainsi qu'il aurait voulu son fils; aussi est-ce avec joie qu'il lui accorde la main de Rose, le jugeant digne du trésor qu'il lui confie.

Les années ont passé. L'apaisement se fait. Ce que le passé eut d'amertume s'efface dans une brume lointaine. Comme repousse le vert gazon sur les ruines abattues par l'orage, ainsi, aux coeurs meurtris de Rose et de Louis, l'espérance renait devant les têtes blonde leurs fils l'avenir.

GILLES DUPAY

Notre Nouveau FEUILLETON

LE PATRIOTE commencera dans son prochain numéro la publication de

“SYRA”

Par Gael de Saillans

“SYRA” ou “QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ” fait revivre dans un cadre poétique quelques scènes de la vie du Christ.

Cette charmante nouvelle fera les délices de nos lecteurs.

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Tous articles, nouvelles, communications, destinées à la publication dans le PATRIOTE DE L'OUEST doivent être adressés et parvenir au plus tard le LUNDI MATIN à la Rédaction. 405, 13ème rue, Prince-Albert, Sask.

Toutes les correspondances pour la Rédaction doivent être signées.

Pour toutes demandes concernant les abonnements, les annonces et les travaux de ville, et pour les envois, d'argents, on doit s'adresser à l'Administration : 1303, 4ème avenue ouest, Prince-Albert, Sask.

PRINCE-ALBERT, SASK. 14 AOUT 1913

Nos frères Canadiens-français

Voici l'article fort sympathique que publiait au lendemain du Congrès de Régina, le *Morning Leader*, publié à Régina, le quotidien le plus important et le plus autorisé de la Saskatchewan.

"Les Canadiens-français sont devenus un élément important dans la population de la Saskatchewan. A raison de ce fait, l'importance de leur convention dans cette province est indiscutable, et nous nous réjouissons du succès qu'elle a remporté. Ce fut un honneur pour Régina d'être le lieu de rendez-vous d'une multitude de citoyens qui tout en différant de la plupart d'entre nous par la race, font leur part dans l'édification de la province et du Dominion.

Les Français du Canada ont une histoire admirable. Leurs ancêtres sont tombés sous des balles anglaises, écossaises et irlandaises. Le pays que la France avait d'abord colonisé passa sous le drapeau britannique et avec lui le peuple. L'impossible ne s'est pas réalisé : les Canadiens-français ne sont pas devenus Anglais, mais les Canadiens-français sont devenus et sont restés britanniques. Plus d'une fois ils ont brillamment reconnu les privilèges que tous possèdent sous le drapeau britannique, sans distinction de race.

Le danger de la couronnne britannique a éprouvé et démontré la fidelité canadienne française pour la nation britannique fidélité qui n'est pas moindre, parcequ'elle s'ajoute à une traditionnelle affection pour le pays d'où vinrent les ancêtres.

Le Canada doit beaucoup à la race qui a produit des hommes comme Papineau, Lafontaine, Cartier, Laurier, bien que quelques uns d'autres aient été qualifiés de rebelles aux jours où ils luttaient pour le régime du gouvernement responsable.

Les Canadiens ont donné de leur puissance d'intelligence, de leur industrie, de leur habileté, de leur courage dans l'édification du Dominion et ils partagent avec leurs concitoyens d'autres races l'honneur du remarquable progrès canadien.

Certaines personnes peuvent ne pas admettre tout ce qui a été dit à la convention. Les divergences de race et de croyance amènent naturellement d'honnêtes divergences d'opinion en même temps que l'opportunité trop souvent saisie par les Français, et les Anglais, les Protestants et les Catholiques pour ces honnêtes divergences. Mais tous ont droit à leurs convictions dans un pays britannique et ce droit doit être reconnu. Que nous admettions ou que nous n'admettions pas ce qui a été dit à la convention, la connaissance de ce que les Canadiens français ont fait pour le Canada et leur enthousiaste fidélité au pays comme faisant partie de l'empire, et la reconnaissance de la part qu'ils prennent dans la vie de cette jeune province fait accueillir avec plaisir le fait que leur convention a été agréable et couronnée de succès."

La langue française

Son état actuel.--Les moyens de la conserver dans les familles.

Travail présenté à la Convention de Régina par M. Chauvin, inspecteur des écoles.

On m'a chargé de faire un travail sur l'état actuel de la langue française dans nos familles de la province de la Saskatchewan, et sur les moyens de l'y conserver.

On m'a confié ce travail trop tard et trop tôt ; trop tard pour me permettre de traiter cette importante et vitale question de la manière que j'eus voulu et trop tôt pour que je puisse avoir raison de refuser de le faire. Ne pouvant donc me taire, je vous offre l'humble concours de mes faibles efforts.

La question du français dans les familles franco-canadiennes de la Saskatchewan, est intimement liée au but et aux fins de l'Association Franco-Canadienne. L'Association Franco-Canadienne réussira d'autant mieux à atteindre le but proposé et à réaliser les fins visées que mieux la langue française sera connue et aimée dans nos familles.

Après un an et quelques mois de fonction, où il m'a été permis de visiter tour à tour les centres français les plus importants de la province, je suis heureux de dire que dans la majorité de ces endroits, la langue française est continuellement parlée, non seulement dans le cercle intime de la famille et dans les réunions et soirée de famille, mais encore dans les assemblées publiques surtout dans certains endroits où la forte majorité est de descendance française et où par conséquent l'administration des affaires municipales, scolaires ou autres est aux mains des nôtres. Sans doute la langue française n'y est pas parlée avec cette impeccabilité de correction que l'on serait en droit d'attendre d'un grand nombre de compatriotes qui jouissent, grâce à leur fortune et à leurs relations sociales, d'une haute influence, mais on remarque partout et chez tous un désir prononcé de s'exprimer correctement et intelligemment. J'ai même vu un frère rougir parcequ'il avait échappé un mot qui sans être absolument incorrect n'était pas cependant le terme véritablement approprié. Il se glisse dans le langage de nos compatriotes un grand nombre d'anglicismes, de barbarismes, de tournures et d'expressions anglaises. Ces défauts ne se trouvent pas seulement chez les Canadiens-Français, mais aussi chez les fils de la France et de la Belgique qui pourtant devraient être auprès de nous les apôtres infatigables de la pureté de la langue. Pour nous, regarder les enfants de la France et de la Belgique, ne devrait pas seulement être une joie mais un exemple. C'est d'eux, il me semble que nous devrions, nous Canadiens-Français, apprendre à devenir ce que furent nos ancêtres Ne nous apportent-ils pas, en traversant l'océan, toutes les vertus qui sont propres à nous rattacher à nos traditions, et par conséquent à perpétuer notre jeunesse : les qualités de la langue, la hauteur du génie et l'inspiration de la pensée? O Fils de France et de Belgique, rappelez-vous que les Canadiens-Français sont fiers de vos piétés historiques ; rappelez-vous qu'au Canada, il vous est permis d'arborer vos couleurs, et que si l'Empire Britannique y joint les siennes ce n'est que pour unir vos deux fidélites : fidélite de naissance et fidelite d'allégeance.

J'ai remarqué aussi que dans la majorité des familles de descendance française, non seulement parle le français mais on le lit et on l'écrit. Les journaux français, bien que pas suffisamment, sont répandus dans presque tous les coins de la province. Souvent le soir, un membre de la famille assemblée autour du foyer ou de la table sur laquelle scintille la flambe d une lampe apportée de la maison paternelle ou gardée comme souvenir de l'endroit natal, lira les nouvelles de "par chez nous" de la politique et de la mode. On s'abonne surtout à l'édition hebdomadaire des grands quotidiens. On trouve quelquefois des journaux à principes, mais ceux-là on les lit quand on a le temps, une fois qu'on a parcouru les autres. On regarde le sommaire, et si on ne voit pas l'annonce d'un article pour ou contre le gouvernement, ou si on y voit l'affiche d'une chronique sur les effets désastreux de la boisson ou d'une lettre pastorale de l'évêque, immédiatement on le jette au panier, ou à défaut de panier dans la boite à bois. Ceci n'est pas général cependant, et j'ai vu souvent aux mains du père, de la mère ou des enfants les journaux les plus recommandables.

Le français est encore écrit. La correspondance adressée aux parents laissés en arrière ou aux amis que le vent de la destinée a charriés en d'autres lieux, se fait ordinairement en français. On ne peut nier cependant, que nombre de nos compatriotes préfèrent écrire l'anglais, et les lettres d'affaires sont la plupart du temps écrites en anglais quand elles pourraient très facilement êtres écrites dans la langue française. De par la loi constitutionnelle, le droit des gens et la coûtume, le français n'est-il pas, au Canada, sur un pied d'égalité avec l'anglais? Hommes d'affaires franco-canadiens, songez au service que vous pourriez rendre non seulement à la langue maternelle, à votre intelligence, à votre génie et à votre origine, mais aussi à vos compatriotes, pour qui alors vos dons travailleront, tout en travaillant, comme à présent, au succès des compagnies industrielles et manufacturières.

J'ai dit la majorité de nos familles ; ceci laisse donc un vide qui est malheureusement comblé, fait que l'on peut d'ailleurs constater tous les jours. Ceux qui composent cette minorité peuvent se classifier comme suit :

1. Premièrement ceux qui ayant perdu tout souci de l'honneur et toute idée de la véritable fierté, se sont laissés anglifier, sacrifiant pour cela et par cela, quelquefois leur religion et toujours la considération et l'amitié des leurs, et encourant la pitié la plus dédaigneuse des artisans de leur anglification. On les rencontre sur les trains, dans les salles d'attente, dans les salles d'amusements, sur la rue, partout, ils promènent incessamment leur insuffisance, portant au front le stigmate des déshérités.

2. Deuxièmement ceux qui voient tellement la nécessité d'apprendre et de connaitre la langue anglaise, qu'ils ne voient que cela. Le nombre de ces derniers est plus grand qu'on serait porté à croire. Dès son arrivée dans les plaines de l'ouest, l'immigrant constate toute l'importance de l'anglais ; son esprit est immédiatement obsédé par le fait réel, et il prendra la détermination de faire apprendre l'anglais à ses enfants au moyen d'un véhicule autre que celui de la langue maternelle. Heureusement cependant le nombre de ces victimes tend à diminuer, et il faut espérer que le congrès aura pour effet de le faire disparaitre complètement.

3. Troisièmement ceux qui élevés dans les centres anglais des Etats-Unis ou d'Ontario, apportent dans la Saskatchewan le bagage de leur éducation et de leur intruction anglo-saxonnes. Ces derniers ne sont pas les ouvriers de leur sort, ils sont plutôt les victimes d'une série de circonstances créées par le milieu où ils ont vécu et par les associations en lesquelles ils ont grandi. Il faudrait peu pour faire renaître chez eux l'idée nationale, le culte des traditions ancestrales et les germes du véritable patriotisme. Ce sera un des heureux résultats du congrès.

Voilà, d'après mes observations personnelles, quelle est la situation du français dans la province de la Saskatchewan. Comme vous pouvez le constater, l'héritage national, s'il n'est pas gaspillé, est loin d'être conservé intact par ceux qui le possèdent. Comme vous le voyez, nous somme loin des jours où Rivarol, au XVIIIe siècle établissait, dans le grand concours ouvert par l'Académie de Berlin, l'universialité de la langue française et insistait tellement sur les imperfections des autres langues qu'il "invitait ces vaincues à capituler de bonne grâce." Comme vous le voyez, nous sommes loin des jours glorieux où, de 1740 à 1850, la langue française était la langue commune des habitants civilisés des vastes régions de l'Ouest canadien. Mais tout n'est pas perdu. Il nous restera toujours l'amour de l'honneur et l'honneur de l'amour. Si le français est en danger il n'est pas mort, et il existe des préventifs contre une assimilation plus complète. Permettez-moi donc de soumettre quelques moyens, par lesquels la langue française pourra être conservée et propagée dans la Saskatchewan :

1. Etre convaincu que la langue française est la plus belle des langues par conséquant être fier de la connaître et de la parler.

2. Nécessite absolue de centraliser l'immigration franco-canadienne.

3. Fncourager et répandre la presse catholique et française.

4. Fonder des bibliothèque paroissiales.

5. Organiser des séries de conférences sur des questions nationales et sur des sujets qui intéressent vitalement l'avenir de la langue et de la race dans la Saskatchewan.

Par l'application intelligente et raisonnée de ces cinq moyens, je suis fermement convaincu que la langue française dans la Saskatchewan verra encore des beaux jours.

Il faut d'abord, de toute nécessité, que ceux qui ont l'honneur de se compter parmi les légataires du superbe héritage que nous ont laissé nos ancêtres, reconnaissent, et soient convaincus du fait, que la langue française est la plus parfaite des langues modernes, bien plus, qu'à cause même de sa perfection, elle en est la plus universelle ; qu'elle est pour tous ceux qui se piquent de culture intellectuelle élevée, un couronnement nécessaire, un complément indispensable ; il faut, de toute nécessité, qu'ils comprennent que pour eux, la langue, c'est la voix de la patrie, c'est la source de tous les souvenirs, c'est la pensée instinctive, c'est le rempart de la foi ; il faut de toute nécessité, qu'ils se rendent compte du fait que la langue française est aujourd'hui comme au XIIe siècle "la langue qui court le monde," qu'elle n'a pas perdu de sa puissance, qu'elle reste et restera à jamais le monument le plus resplendissant élevé par les âges et les temps au génie de l'homme et à la sagesse des peuples. L'amour de la langue, l'ambition de la parler et de la répandre, voilà ce dont les cœurs Franco-Canadiens doivent se nourrir ; enlevez ces sentiments et la

(*A Suivre en 5me page*)

Les ravages du feu

Sept personnes ont été brûlées vives lors de l'incendie de la maison de campagne de M. Jos. Paquet, à St. Jean, Ile d'Orléans.

—Un incendie désastreux a détruit tout un quartier d'Athabaska Landing. Les pertes sont évaluées à plus de $500,000.

(Suite de la 4me page)

langue française disparaitra pour toujours de nos plaines. Au contraire, imprimez-les fortement dans l'âme de tous et de chacun et vous verrez la langue française reprendre la place d'honneur qu'elle a occupée pendant si longtemps, lorsque seuls les trappeurs et les enfants du sol en étaient les gardiens.

Le deuxième pas à faire, c'est de veiller le plus scrupuleusement possible à l'immigration Franco-Canadienne. Pour moi, la question la plus importante, entre toutes celles qui ont été ou seront soumises au présent congrès, est celle de l'immigration. La proportion des francophones dans la Saskatchewan, sur une population de 492,000, n'est que de 7%.

L'élément franco-canadien ne constitue donc qu'une bien faible minorité. Il faut la renforcer, non seulement par le nombre, mais aussi par la qualité. Il faut encourager la colonisation en général, mais il faut surtout aider par tous les moyens possibles la colonisation des districts français. Il reste encore des millions d'acres du fertile sol de la Saskatchewan qui ne sont pas défrichés. Il faut, sur la moitié au moins de cette immense superficie, des bras et des coeurs franco-canadiens. Grouper les nôtres, les centraliser, mettre à leur tête des prêtres dévoués et des pasteurs prêts à tous les sacrifices, tel doit être désormais le mot d'ordre de l'Association Franco-Canadienne. C'est ce qui a fait notre force jusqu'à maintenant, c'est ce qui maintiendra et augmentera notre puissance dans l'avenir. Messieurs, le salut de la langue française demande qu'il soit fondé dans la Saskatchewan une Société Franco-Canadienne d'immigration. Des centaines et des milliers d'immigrants de race et de religion étrangères aux nôtres pénètrent dans notre province chaque année. Il faut échapper au péril que constitue ce pêle-mêle étranger. C'est impératif. Le seul moyen de refouler ce courant adverse, c'est de jeter sur nos vastes prairies des Franco-Canadiens. La paroisse française, voilà ce qui nous sauvera du naufrage.

Une fois la paroisse fondée cependant, il ne faut pas croire que tout soit fait. Par la paroisse, la langue française aura acquis son point d'appui le plus puissant. Il restera à la maintenir par des oeuvres locales ou exerçant une influence locale: la presse, la bibliothèque et les conférences.

On ne saurait trop insister sur l'influence de la presse, qui a été appelée à juste titre, la quatrième puissance de l'état. Cette appellation me dispense de faire un éloge de la presse. Qu'il me suffise de dire que l'instrument qui a le plus contribué à la conquête des droits et des libertés dont nous jouissons aujourd'hui, c'est la presse, C'est elle qui sans cesse a proclamé la vitalité la puissance, l'influence et l'immortalité de la race française. C'est elle qui dans toutes les luttes que nous avons livrées, a formé l'opinion et l'a guidée. La presse, c'est la liberté; en 1827, le canon d'où partit le coup qui engagea la mémorable bataille de Navarin, dont la victoire valut à la Grèce son indépendance et sa liberté, était bourré d'articles de journaux. La presse montre le chemin et l'humanité entière la suit. L'oeuvre de l'Association Franco-Canadienne, ne saurait réussir sans l'assistance de la presse, de même que la langue française ne pourrait que difficilement se maintenir intacte dans nos familles, dans nos foyers et dans paroisses sans le secours du journal.

Au journal doit s'ajouter la bibliothèque, oeuvre extrêmement importante et pour ainsi dire indispensable à la réalisation de l'idéal que s'est formé l'Association Franco-Canadienne. Cette tâche incombera aux curés des paroisses, dont le dévouement trouvera là encore une source de satisfaction. La fondation de bibliothèques paroissiales veut dire beaucoup pour la conservation de la langue française. La lecture de bons livres français ne peut qu'affermir dans le coeur des nôtres le goût de la langue. La bonne lecture est une nourriture, non seulement pour l'intelligence mais aussi pour l'âme et le coeur. Ces bibliothèques peuvent être fondées à peu de frais. Et bien qu'elles ne sauraient être une source de revenus pour le curé, il est certain aussi qu'elles ne pourraient constituer une perte d'argent et la paroisse serait en possession d'un bien qui transmettra aux générations de demain les fruits de la sagesse et de la prudence. En avant donc les Bibliothèques Paroissiales! Jetons en pâture à nos compatriotes les oeuvres de nos poètes, de nos prosateurs, de nos historiens, les pensées de nos moralistes et de nos philosophes, et créons par là chez eux un véritable idéal national.

A la presse et à la bibliothèque doivent s'ajouter les conférences. La presse, le livre et la parole sont trois choses inséparables. Les services signalés qu'ils ont rendu à la race française en Amérique dans le passé, sont une assurance pour l'avenir. Il est une multitude de questions touchant de près les intérêts de la nationalité française, qui pourraient à profit être traitées devant des auditoires franco-canadiens par des orateurs de langue française. La conférence est d'ailleurs un moyen d'instruction et d'éducation des plus efficaces. Elle a été l'arme la plus puissante dont se sont servis Lacordaire, Frayssinous, de Ravignan, Monsabré, le père Félix, Mgr Besson et tant d'autres. Oeuvre du XIXe siècle, la conférence a été mise à l'épreuve dans les plus graves circonstances avec succès, employée pour la défense des plus grandes causes avec d'heureux résultats; au XXe siècle son utilité et son efficacité ne sont pas moindres.

Je n'ai rien à ajouter Messieurs. Nous avons entrepris de conduire nos compatriotes vers de meilleurs choses, de les mettre en garde contre les malheureuses tendances et de les convaincre que sans l'union, le respect des autres, le sacrifice et l'abnégation, ils n'atteindront jamais l'idéal que nous rêvons pour eux. En avant donc! N'ayons devant nous que la sublimité du but à atteindre! Ne soyons guidés que par l'ambition de faire du bien.

Nous écrivons aujourd'hui une page d'or dans l'histoire de la race française. Nos rêves se réaliseront, car la justice ne meurt pas.

Brille donc à jamais sous le re-
[gard de Dieu,
O langue des anciens! Combats
[et civilise,
Et sois toujours pour nous la
[colonne de feu
Qni guidait les Hébreux vers
[la Terre Promise!

Le Congrès de Régina

(Suite de la 1e page)

de ce monde et se multiplient pour rendre service à l'Eglise et à la patrie.

LOYAUTÉ ET DIVERSITÉ DE LANGUES

"Par notre conduite et notre charité faisons comprendre à tous ceux qui ne sont pas de notre langue ou de notre croyance qu'il n'est pas nécessaire de parler tous la même langue pour être loyaux et nous dévouer à ce pays.

CATHOLIQUES ET FRANÇAIS

C'est ce que comprenait bien Lord Elgin, l'un des gouverneurs les plus distingués du Canada, lorsqu'il fit lui-même des démarches en Angleterre pour faire signer la charte de l'Université Laval. Il comprenait que l'on peut être catholiques et français et rester de bons sujets. Nous avons le même Dieu pour père, le même Christ pour Sauveur.

"Demandons à Dieu, dit-il, en terminant, de bénir les travaux de ce Congrès. Notre prière en montant vers le Ciel descendra transformée en grâce comme la rosée du matin qui tombe dans le calice des fleurs."

LA RACE

Le Rév. Père Sauner, célébra les qualités de la race française. race de saints, de savants, de guerriers, de missionnaires et d'explorateurs, race qui, dans tous les pays, a laissé les empreintes de sa vaillance, race si vieille et toujours si jeune.

POUR DIEU, LA FRANCE ET LE CANADA

M. Adjutor Rivard répond à ce toast. On boit, dit-il, à la santé des vivants, non pas à la santé des morts ou des moribonds. Notre race est ici bien vivante.

L'emblème de l'Association: la croix, la feuille d'érable, et la fleur de lys inspire le thème de son discours, vivement applaudi, où les pensées élevées et pleines de sève catholiques sont exprimées dans une langue riche et chaude au style ample et de haute éloquence qu'un simple compte-rendu ne peut guère traduire.

Pour Dieu, la France et le Canada! ce sont les trois amours qui font battre le cœur canadien et que l'emblème de notre Association symbolyse très heureusement. C'est là toute la mission de notre race. C'est pour cet idéal qu'elle veut vivre. "Ma race, son premier titre de noblesse est d'être une race catholique sortie croyante des entrailles de la France catholique."

LE PRÊTRE ET L'INSTITUTEUR

M. Rivard montre le grand rôle qu'ont joué le prêtre et l'instituteur qui ont pétri l'âme de la race."

"Heureux, dit-il, les peuples où la prédication et l'enseignement sont d'accord. Gardons nos églises, gardons nos écoles et rendons-les aussi catholiques et aussi françaises que possible, alors la même âme catholique et française immigrée, il y a trois siècles, revivra ici encore chaude de patriotisme et d'amour."

(A Suivre en 8me page)

Évangile

Le quatorzième Dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Personne ne peut servir deux maîtres : car s'il aime l'un, il haïra lautre ; et s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez ni de la nourriture nécessaire à la vie, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nouriture, et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sément point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans les greniers ; Cependant votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus que les oiseaux du ciel ? Et qui d'entre vous peut avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous ? Voyez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne travaillent point, ils ne filent point ; cependant je vous déclare que Salomon luimême, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs qui est aujoud'hui, et qu'on jettera demain dans le feu, comment pourait-il vous oublier, hommes de peu de foi ? Soyez donc sans inquiétude, et ne dites point : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? ou, de quoi nous vêtirons-nous ? Ce sont là les soins qui occupent les païens : mais pour vous, votre Père connait tous vos besoins. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroit.

Petit Calendrier

Jeudi, 14 Août—S. Eusebe, martyr.
Vendredi 15 Août—Assomption.
Samedi, 16 Août—S. Roch, conf. Vigile Ass. Jeûne.
Dimanche, 17 Août—S. Joachim, père de Marie.
Lundi, 18 Août—S. Hyacinthe, conf.
Mardi, 19 Août—S. Louis év. et conf.
Mercredi, 20 Août—S. Bernard, abbé et doct.

800 millions de dollars par an!

Voilà, parait-il, le chiffre auquel se monterait la consommation, en boissons, de l'Angleterre seule : population 40,000,000, dont les trois quarts au moins (75 p. c.) massés dans les villes.

Vingt dollars par tête, hommes, femmes, enfants ! Mais comme il faut éliminer les enfants, il est assez probable que la consommation des adultes représenterait 40 dollars annuellement, peut-être 50.

Il existe, là-bas, 94,000 débits de boissons et, dans les grands centres, leur proportion est de 174 consommateurs par débit.

***

Un *bill* avait été proposé, en 1908, pour limiter le nombre des débits, mais la Chambre des Lords le repoussa. Il est question de le présenter à nouveau cette année.

Il est difficile de croire que les mesures législatives réussiront, en Angleterre, à arrêter ce prodigieux gaspillage. Mais ce qui est certain c'est que cette incroyable expansion de la "beuverie" nationale est une des causes de la misère des classes populaires et de la décadence incontestable de la race. Il est impossible qu'un pays résiste longtemps à pareil fléau.

° ° °

La beuverie, l'ivrognerie, l'intempérance sont le châtiment des races qui tournent le dos à Dieu, à la Religion, à la Morale chrétienne, pour s'en aller... au diable. C'est donc Dieu, la Religion, la Morale qu'il faut rendre à l'Angleterre pour la tirer de l'abîme où elle descend si visiblement.

LUTHER ET L'IVROGNERIE

Le Protestantisme a immanquablement pour effet, dès ses origines, au XVIe siècle, de lâcher la bonde aux appétits de la Bête Humaine.

Luther avoue, dans sa correspondance intime, que son "Evangile" *réformé*, kabbalisé, avait pour effet de faire de l'Allemagne un "pays de cochons". Il signe plusieurs de ses lettres en latin : *Doctor plenus.* Même il s'y dépeint livré à l'ivrognerie : *Crapulosus.*

On ne doit donc pas s'étonner si, peu à peu, l'Angleterre protestantisée par l'infâme Henri VIII, finit, au bout de plus de 300 ans, par ressembler à l'Allemagne "réformée" par le moine apostat *Rose-Croix.*

° ° °

Voici quelques textes authentiques de Luther cités par L. Christiani, docteur en théologie, dans son étude magistrale : *Luther et le luthérisme.*

—"Si l'on voulait maintenant prendre l'Allemagne (réformée), il faudrait la faire semblable à une truie". (Edition Erlangen, VIII, p. 294. Lettre de 1557).

—"Pour résister au diable, *il faut boire*, jouer, rire. Commettre quelque péché en guise de mépris et de défi pour Satan... Et si parfois le Diable (Luther qualifiait ainsi les remords de sa conscience révoltée) nous dit : ne bois pas, réponds-lui : je boirai donc tout au contraire davantage, parce que tu le défends. Et je boirai plus abondamment *au nom du Christ*". *(sic)* Dollinger. III, p. 248.)

— Témoignage du pharmacien appelé auprès du corps de Luther trouvé mort subitement : "De bon matin, le 17 février 1546, le pharmacien de Eisleben fut appelé, en toute hâte, auprès de Luther gisant sur son lit, afin de lui appliquer, sur avis des médecins, le clystère qui devait le ramener à la vie. Quand il eut appliqué son instrument, il entendit se décharger des gaz violents, parce que, à la suite de l'excès dans le manger et dans le boire, le corps était plein de sucs corrompus. Luther avait une cuisine richement fournie et surabondance de vins. (Paulus, Fribourg, 1898).

—*Lettre de Luther*, datée du château de la Wartbourg, 1521. "Toute la journée je suis dans l'oisiveté et dans l'ivresse." (Edition Enders. III, p. 154.)

—*Lettre du même*, à Weller (1530). Il y déclare que s'il boit si abondamment, c'est pour narguer le démon qui le tente". (Enders, VIII, p. 1.

En réalité, Luther voulait noyer dans l'ivresse, les remords de sa conscience.

***

Ceci est topique :

"Luther disait des Allemands "réformés" :

"Chaque pays doit avoir son diable particulier... Notre diable allemand sera une outre de vin et s'appellera : l'*Ivrogne*, car il est si altéré qu'il ne peut se satisfaire avec tout ce qu'il boit de vin et de bière...".

"On parlait alors, en Allemagne, d'un *Ordre de buveurs* (Société d'ivrognes). Luther avoue que c'est depuis qu'il prêche son "Evangile" que l'ivrognerie a commencé à se répandre : "Quand j'étais jeune (avant son apostasie) je me souviens que la plupart, même chez les riches, buvaient de l'eau... Maintenant, mêmes les jeunes s'habituent au vin, aux vins forts et étrangers, même aux liqueurs et aux spiritueux, qu'ils boivent démesurément. ...L'ivrognerie a pénétré dans la jeunesse". (Edition Erlanger, XXXIX, p. 363. — Id. VIII, p. 293.)

***

Tirons le rideau — ou l'échelle !

Le Protestantisme a de quoi tenir ! Heureusement tous les protestants, — loué soit Dieu ! — ne sont plus de l'avis de Luther.

L'Angleterre ne sortira de la "beuverie" qu'en sortant du Protestantisme pour revenir au Christianisme, au Catholicisme.

En Canada, où la tempérance (Honneur au pays de Québec) gagne du terrain, grâce au Christianisme, on fera bien de méditer ces textes de Luther.

L. Hacault.

Visite pastorale

S. G. Mgr Pascal est arrivé à Muenster le 2 août pour commencer sa visite pastorale par la colonie de St. Pierre. Le Révd'me P. abbé Bruno était allé à sa rencontre à la gare du C.N.R., et Monseigneur fut conduit au monastère par l'automobile de M. Jos. Pembrock. Le 3 août la messe fut chantée, en présence de l'Evêque, par le P. Boniface, dans l'église magnifiquement décorée pour la circonstance.

Après la messe, Sa Grandeur et le Rme P. Abbé ont adressé une allocution à ceux qui allaient être confirmés. Puis l'Onction Sainte fut donnée à 51 enfants, dont 28 garçons et 23 filles.

Le chant de circonstance et la musique ont rehaussé de beaucoup l'éclat de cette imposante cérémonie qui s'est clôturée par le chant du *Te Deum.*

Après-midi, Monseigneur, accompagné du Rme P. Abbé, s'est rendu, dans l'automobile de M. P. Faber, à la gare où il a pris le train à destination de Bruno.

Sa Grandeur donna la confirmation le 4 août à Bruno, puis le 5 à Leofeld, le 6 à Dana, le 7 à Fulda, et le 8 à Pilger. Enfin Monseigneur était dimanche à Humbolt pour la bénédiction de la nouvelle église.

La guerre dans les Balkans

En attendant que la paix soit définitivement rétablie dans ces pays, voici le bilan de la guerre tel que l'a dressé un correspondant militaire qui a parcouru tous les lieux de deux campagnes successives. Il établit ainsi les pertes en homme et en argent subies par les Etats balkaniques tant dans le conflit avec les Turcs que dans le conflit actuel :

Première guerre :

Bulgarie: 350,000 soldats mobilisés ; 80,000 morts en guerre ou de malabie ; 1 milliard et demi de pertes de richesse.

Serbie: 250,000 soldats mobilisés ; 30,000 morts en guerre ou de maladie ; 800 millions de pertes de richesse.

Grèce: 150,000 soldats mobilisés ; 10,000 morts ; 350 millions perdus.

Monténégro: 30,000 soldats ; 8,000 morts ; 20 millions perdus.

Turquie: 450,000 soldats ; 100,000 morts ; 2 milliards perdus.

Deuxième guerre :

Bulgarie : 300,000 soldats ; 60,000 morts ; 900 millions perdus.

Serbie : 200,000 soldats ; 40,000 morts ; 500 millions perdus.

Grèce : 120,000 soldats ; 30,000 morts ; 250 millions perdus.

Monténégro : 20,000 soldats.

A ces chiffres, il faut ajouter les personnes massacrées, les richesses perdues à la suite des incendies, les victimes du choléra, etc.

On arrive ainsi à un chiffre total de presque 400,000 victimes et de près de 6 milliards et demi de francs perdus.

En 1790, la duchesse de Biron assistait à une représentatiou d'*Iphigénie* à la Comédie Française. La soirée fut tumultueuse. On sévissait déjà contre l'aristocratie des loges. Une pomme lancée du parterre atteignit la duchesse. Elle l'expédia le lendemain à La Fayette avec ces mots :

"Permettez-moi de vous offrir le premier fruit de la Révolution qui soit arrivé jusqu'à moi."

S'il existe dans l'Amérique des peuples qui sont nus, c'est parce que Christophe Colomb les a découverts.

LA PAGE DU DIMANCHE

Un facteur consciencieux

—Tu vas partir, Pascalou ; malheureusement tu auras mauvais temps, les Pyrénées paraissent toutes proches, il y aura de la pluie avant midi.

—Que veux-tu, Mariouline, les belles journées ne peuvent durer toujours. Avec mon manteau imperméable et mes gros souliers, je n'ai rien à redouter.

Et le brave homme s'éloigna, le cœur content.

Pascalou Loustalet était bien le modèle des facteurs : ponctuel, exact, esclave de son devoir. Sa physionomie franche, bonne, inspirait la confiance. Jamais, quand cela n'était point incompatible avec son service, il ne refusait d'obliger ceux qui s'adressaient à lui. Aussi chacun lui faisait-il bon accueil. Les enfants, du plus loin qu'ils l'apercevaient, couraient à sa rencontre en s'écriant :

—Avez-vous une lettre pour nous ? Pascalou.

Ce matin-là, quand il sortit du bureau, la pluie commençait à tomber, et les fortes averses furent suivies de rafales de vent.. Le facteur se hâta dans sa tournée, et celle-ci s'avançait, quand il passa devant une auberge.

—Entrez donc un moment pour vous chauffer, père Pascalou, s'écria un étranger de passage dans le pays depuis une semaine. Et, dites-moi, avez-vous une lettre à mon adresse ?

—Aucune, Monsieur Birben.

—N'importe, venez prendre un air de feu et boire un verre de bon vin.

—Volontiers je m'approcherai du foyer, mais, tout en vous remerciant, je refuse le vin ; jamais je ne bois pendant ma tournée.

Pascalou s'approcha de la cheminée, après avoir déposé son sac sur la table.

—Vous êtes vraiment le modèle des facteurs, s'écria l'étranger, qui, après quelques mots de conversation, essaya adroitement de questionner Pascalou sur le pays et ses habitants

Le brave homme éprouvait une méfiance qu'il n'aurait su expliquer sur le compte de M. Birben, aussi surveilla-t-il ses réponses.

—Votre sac est terriblement lourd ! dit soudain le voyageur, soulevant et secouant la sacoche.

—Que faites-vous, Monsieur ? Je vous en prie, laissez mon sac tranquille. Voyez, vous avez embrouillé toutes mes dépêches que j'avais si bien rangées avant de sortir du bureau.

—Qu'à cela ne tienne, asseyez-vous devant la table et remettez-les en ordre.

Pascalou suivit le conseil : il posa devant lui les diverses missives, papiers, prospectus, etc.

L'étranger, par discrétion, s'éloigna, mais non sans avoir auparavant jeté un coup d'œil au-dessus de la tête du facteur et reconnu l'adresse qu'il désirait voir. Ensuite il s'approcha de la porte, l'ouvrit. A ce moment, une très forte rafale dispersa le courrier.

—Que c'est contrariant ! gémit Loustalet..

—Attendez, je vais vous aider à ramasser tous ces papiers.

M. Birden se précipita par terre, remplit sa main de lettres qu'il tendit au facteur.

—Je préfère terminer ma besogne seul, dit avec insistance Pascalou, dont les soupçons contre M. Birben s'accentuaient..

—Très bien, alors je vous quitte, adieu, au revoir. Ne soyez pas trop mouillé en finissant votre tournée.

L'étranger quitta la salle, et bientôt le facteur fut de nouveau sur la route.

Il arriva devant la demeure d'un brave cultivateur, Pierre Pédebidou. Celui-ci avait perdu sa femme depuis un an ; sa fille aînée, Marthe, tenait la maison, et avec dévouement soignait ses frères et ses soeurs. En voyant le facteur approcher, elle sortit de la maison.

—Ah ! c'est vous, Pascalou, vous devez m'apporter une lettre de mon père ?

Le facteur inspecta sa boîte : aucune lettre pour Marthe Pédebidou.. Cependant, il avait la vague idée d'en avoir reçu une.

—Non, je n'ai rien pour vous, Marthe.

—Rien pour moi !.. dit avec un ton d'amer désappointement la jeune fille... Que je suis inquiète !... Tenez, voilà ce qui se passe.. Mon père a un ami, un certain Raoul Birben, un étranger souvent de passage dans notre pays. Cet individu lui a fait des ouvertures pour me demander en mariage. Mon père a refusé net, car ce jeune homme est mauvais, dépensier, a une déplorable réputation ; il me fait horreur. Pas plus tard qu'hier, quand je revenais du marché, il m'a abordée, et comme je l'ai éconduit, il m'a juré avec fureur qu'il se vengerait de mon dédain.. Mon père revient de Bordeaux où il a recueilli un petit héritage, il aura de l'argent sur lui. Si le coquin venait à le savoir, nous aurions tout à craindre..

—Vous vous inquiétez trop, mon enfant, sans doute demain vous aurez une lettre.

—Demain.. Ne sera-t-il pas trop tard ?.. Mon père devrait être averti de se garer.

Pascalou Loustalet, soucieux, à pas précipités, rentra au bureau. La receveuse se souvenait d'une manière précise de lui avoir remis une lettre adressée à Marthe Pédebidou.

Pascalou ne se dirigea pas vers sa demeure. Indifférent à la pluie qui tombait à verse, au vent qui soufflait impitoyable, il se rendit à l'endroit où l'omnibus s'arrêtait pour déposer les voyageurs venant de la gare..

On avait vu Pierre Pédebidou.

Celui-ci, tout heureux de retrouver sa famille, sans perdre de temps devait se diriger en hâte vers ses enfants..

—Je prendrai le chemin de traverse très escarpé et ainsi je le devancerai, résolut le facteur.

Il suivit le rude sentier et venait de rentrer sur la grande route ; il côtoyait un endroit dangereux tout à fait propice pour un guet apens. Une espèce de tranchée était ouverte entre des rochers, bordée des deux côtés par des arbres à l'ombrage impénétrable. De lourds nuages gris voilaient la lune. Un frémissement du feuillage agité par le vent le fit tresssaillir. Il entendit des pas. Sans doute, ce devait être Pierre Pédebidou qui le rejoignait... Pascalou se préparait à aller à sa rencontre, à l'avertir d'agir avec prudence. Le facteur n'en eut pas le temps ; un coup de feu partit et l'atteignit en pleine poitrine.

Le meurtrier s'élançait du fourré voisin, tout disposé à dépouiller sa victime, quand, au même instant, un nouvel acteur entra en scène. Le coupable jeta un cri de rage en reconnaissant son erreur ; il avait frappé le facteur, et Pierre Pedebidou était sain et sauf. Celui-ci asséna sur la tête du meurtrier un vigoureux coup de poing qui l'envoya râler dans le fossé. Une femme, folle de terreur, se précipita à ce moment sur le corps de Pascalou.

—Père, père, suis-je arrivée trop tard ?.. On vous a tué ?..

N'ayant pu résister à l'angoisse qu'elle éprouvait, la courageuse jeune fille avait quitté sa demeure, seule, malgré l'heure tardive et les épaisses ténèbres. Au bruit de la détonation de l'arme à feu, elle comprit qu'un crime avait eu lieu et accourut tremblante.

—Marthe, enfant chérie, sois rassurée, je n'ai rien.

—Qui donc est blessé ?..

Le père et la fille se penchèrent sur le corps inanimé qui gisait sur le sol, et la lune venant à percer les nuages, ils reconnurent le visage et l'uniforme du pauvre facteur.

Avec précaution, ils le transportèrent dans leur demeure qui était proche.

Pascalou vécut encore vingt-quatre heures. Il eut la force de raconter comment, par négligence, s'accusait-il, il avait laissé voler la lettre et s'était dévoué pour réparer sa faute.

Il mourut le sourire aux lèvres, après avoir dit adieu à sa chère Mariouline, consolé par la sainte religion qui nous apprend que le devoir a toujours sa récompense, sinon ici-bas, au moins dans le pays de la parfaite justice.

Toute la contrée accompagna à sa dernière demeure le brave homme que chacun aimait et estimait.

H. DE FONSECA.

ELEVATION

Haut les cœurs ! Le bon grain qui fut battu sur l'aire,
Le froment qui passa par l'épreuve du feu,
Dans les tremblantes mains d'un homme de la terre,
Est devenu le Corps adorable de Dieu.

O Compagnon divin de la misère humaine.
C'est vous !.. Nos fronts courbés sont comme des épis
Sous le vent, et la chaste crainte nous enchaîne,
Pécheurs, devant Celui qui fait germer les lys.

Mais l'amour nous appelle encore et nous fait signe,
Le prêtre, ombre du Christ, et pleurant d'être indigne,
D'un geste qui voudrait s'élever jusqu'aux Cieux

Fait lentement monter sur nos têtes ravies,
Pour calmer nos désirs et la faim de nos yeux,
Le beau soleil voilé qui brûle dans l'Hostie.

CHARLES GROLLEAU

Les Catholiques en Allemagne

D'après une statistique récente qui est basée sur le dernier recensement général de 1910, le catholicisme compte actuellement 24 millions de fidèles dans l'empire allemand. Ce chiffre marque une augmentation de 1,726,961 depuis 1905 et un accroissement de 9 millions environ depuis la fondation de l'empire.

Il faut noter que cette statistique a une valeur spéciale d'exactitude rigoureuse, parce qu'elle ne tient pas compte du nombre de gens baptisés dans l'Eglise catholique, mais seulement de ceux qui déclarent pratiquer actuellement la religion. En effet, la déclaration d'appartenir à telle ou telle confession n'est pas en Allemagne, comme dans d'autres pays, une simple formalité du recensement ; elle entraîne des conséquences financières auxquelles personne ne se soumet sans motif. Selon que vous appartenez à l'une ou l'autre des religions reconnues, vous êtes obligé de payer au receveur des contributions un impôt spécial, fixé d'après certaines règles par l'autorité religieuse de votre confession. C'est ainsi que les fidèles de toutes les confessions sont légalement tenus de subvenir aux frais du culte auquel ils déclarent appartenir : les autorités constituées de ce culte ont le droit d'ajouter, avec l'approbation et sous le contrôle de l'Etat, des centimes additionnels sur leur feuille de contributions. Si bien que personne n'a intérêt à se faire passer pour catholique, car l'Eglise ayant organisé un nombre plus grand d'oeuvres religieuses et morales que les autres confessions, a un budget plus chargé et requiert un plus grand sacrifice de ses fidèles. L'accroissement constant et régulier des catholiques depuis quarante ans montre donc leur vitalité et leur ferveur.

A côté de ces progrès des catholiques, les pertes des protestants apparaissent plus sensibles. Ils sont encore la grande majorité, puisque l'Eglise évangélique compte 40 millions d'adeptes, mais ils n'augmentent pas dans la proportion qu'exigerait l'accroissement de la population. Ce qui augmente au contraire dans des proportions désastreuses, c'est le nombre de gens qui déclarent n'appartenir à aucune confession établie, c'est-à-dire le nombre d'indifférents qui ne veulent plus payer les taxes en faveur de la religion à laquelle ils ont appartenu. En 1905, ils étaient 12,024 ; en 1910, leur chiffre était monté à 205,000. C'est le résultat d'une campagne entreprise par la presse socialiste, surtout dans les régions protestantes. Quant au nombre des Juifs, qui étaient 615,021 en 1910, il n'augmente en aucune façon ; mais ici la stagnation est due à leur natalité extrêmement faible. C'est parmi eux que les théories malthusiennes font le plus de victimes.

Le pouvoir des Clés

Dans la *Revue Antimaçonnique*, nous trouvons une lettre adressée de Rome par *Ignotus*, qui contient le fait suivant :

Dans la banlieue de Rome, un employé du chemin de fer avait un enfant de 10 ans, atteint de méningite. Le médecin qui le visitait, n'ayant plus d'espoir, pria le Père H... de venir préparer les parents à la cruelle issue.

Aux premières paroles du Père H.... les parents se récrièrent. Nous ne voulons pas voir mourir notre enfant ; nous allons écrire au Pape.

—Vous le connaissez ?

—Comment donc ! nous sommes de Mantoue, et quand nous étions enfants, nous nous sommes bien confessés à Mgr Bressan, et même à lui, car, bien qu'il fût évêque, il confessait les pauvres gens.

—Mais que pouvez-vous lui dire, au Pape ? fit le Père H.... interloqué.

—Que nous ne voulons pas que notre enfant meure et que nous lui demandons sa vie.

Et malgré tout, le mari, sur une telle feuille à en tête de la *Ferrovia*, écrivit une touchante et naïve lettre au Pontife, que le Père H... consentit, par bonté, à remettre à Mgr Bressan.

Le secrétaire du Pape se rappela très bien les deux Mantouans et porta aussitôt la lettre au Pontife qui, le soir même, répondit de sa main quelques lignes d'encouragement, engageant les pieux époux à prier et à espérer.

Le lendemain l'enfant était guéri.

Allez donc dire à ces braves gens que cette guérison miraculeuse est due au hasard, vous serez bien reçu, je vous assure.

Il y a mille faits semblables se répétant de bouche en bouche, mais qui se publient peu ; car le Pape, lorsqu'on le remercie d'une grâce obtenue par lui, répond toujours :

Chut, taisez-vous, nous n'y sommes pour rien : c'est le pouvoir des clés !

Mais si Pie X impose le silence, rien ne saurait empêcher la vénération de tous pour les mains augustes qui les tiennent actuellement, ces clés saintes !

++++

La Revue *Il Terziario Francescano*, organe du Tiers-Ordre la région romaine, rapporte, dans le numéro de septembre dernier, les faits suivants. La Rédaction affirme qu'elle les tient de témoins oculaires dignes de toute confiance et qu'ils se sont passés dans le cours de l'année 1912.

Une famille américaine, demeurant à Rome, avait obtenu, en raison de son dévouement aux œuvres catholiques et de son attachement au Saint-Siège, une calotte qui avait servi au Saint-Père et un morceau de pain de sa table. Or, dans cette famille, une pauvre petite de deux ans souffrait d'une fièvre qui résistait à tous les remèdes. On se souvint de la calotte du Pape. Avec grande foi, on la plaça sur la tête de la malade. Au premier contact la fièvre disparut.

Restait la dificulté de nourrir la petite malade. On lui fit avaler une bouchée du pain du Saint-Père. Aussitôt l'enfant put manger. Son état est plus florissant que jamais, à la grande joie de ses parents.

++++

Un prélat d'origine grecque, mais résidant à Rome depuis quelques années, avait le côté gauche paralysé. A force de soins, il était arrivé à faire quelques petits mouvements. En voiture, puit en ascenseur, il arrive jusqu'aux appartements pontificaux. La bénédiction du Saint-Père lui donna subitement la guérison désirée.

Deux Sœurs Franciscaines de Florence, l'une atteinte de tuberculose pulmonaire, l'autre de tuberculose intestinale, avaient épuisé tous les remèdes. Elles souffraient aussi moralement de ne pouvoir observer la Règle de leur Institut, qui prescrit de se rendre utile au prochain. On leur permit, en désespoir de cause, de faire le voyage de Rome.

Il leur fallut huit jours pour se remettre un peu, chez les Franciscaines de la Via Giusti. On les conduisit alors au Vatican. La Sœur qui souffrait de la tuberculose intestinale était comme un comme un cadavre. Avec mille précautions, on l'introduit dans une salle où le Pape devait passer. Quand il approcha, elle voulut se jeter à genoux et, avec une foi très vive :

—Saint-Père, dit-elle, bénissez-nous assez de santé pour pouvoir observer notre Règle.

Que se passa-t-il, nous l'ignorons ; mais la plus malade se lève, et, à pied, descend l'escalier du Vatican. Elle, qui n'avait pu que prendre un peu de liquide depuis plusieurs mois, mangea comme une personne bien portante.— Quant à l'autre, elle se trouva mieux tout de suite. On put constater une grande diminution des bacilles tuberculeux, et, de retour à Florence, il n'y avait plus trace de ces encombrants parasites.

(*Les Voix Franciscaines*)

Suit encore le récit de deux autres guérisons. Dieu confirme les décrets et les directions de Pie X par des signes merveilleux, pour que les catholiques s'y conforment plus scrupuleusement.

PENSÉES

Le Catholicisme réfléchi prend l'homme tout entier. Il lui impose une discipline pour sa vie, une règle pour son intelligence, une loi personnelle et une loi sociale.

Tant que l'homme constate en lui quelque chose à supprimer ou à améliorer il est en bonne voie. Plus quelqu'un se sent loin de la perfection, plus il en est près.

Il n'est pas vrai qu'en aucun temps le devoir soit impraticable. Quand il devient difficile, l'héroïsme est obligatoire : voilà tout.

Nous consentons toujours à attendre, parce qu'attendre c'est espérer.

—Les autos, les chemins de fer ont supprimé les distances.

—Oui, mais ils suppriment aussi les voyageurs !

On est reconnaissant à la douleur de ce qu'elle nous pousse à agir, à chercher ce qui est ami, à fuir ce qui est ennemi ; combien de fois l'ennemi, c'est elle.

Nous n'avons l'horreur de nos vices que quand nous les retrouvons chez nos enfants, et c'est en eux que nous les châtions.

Il semble à l'homme qu'on le traite en supérieur quand on l'envie.

Malgré l'effort souvent nécessaire, il est plus agréable de monter l'échelle sociale que la descendre.

Qui apprend avec méthode retient avec certitude.

Une belle retraite

Du 4 août au 12 août eurent lieu à l'Ecole St Michel de Duck Lake les exercices de la retraite annuelle pour un bon nombre d'Oblats de la Saskatchewan et de l'Alberta. En de solides instructions le Rév. Père Frs Blanchin, O. M. I., professeur de théologie dogmatique au Scolasticat d'Ottawa, retraça avec science et onction, durant ces huit jours de pieux exercices, les principes admirables et sublimes de la vie religieuse et sacerdotale.

Ont pris part à cette retraite les RR. PP. J. Moulin, de Batoche; V. Gabillon, de Duck Lake; J. Danis, de St Louis; L. Vachon, de Battleford-Nord; G. Simonin, de Gleichen, Alta; G. Brück, de Prince Albert; J. Poulenard, de Battleford Nord; T. Nandzik, de Fish Creek; J. Paillé, de McLeod, Alta; E. Pascal, de Prince Albert; A. F. Auclair, de Prince Albert; P. Hétu, d'Edmonton, Alta; J. A. Demers, de Pincher Creek, Alta; J. LeChevalier, de Midnapore, Alta; J. Schewebius, de Coblentz; J. McCaffrey, de Prince Albert; J. Leparoux, J. Lebris, d'Edmonton, Alta., et H. Simonin, de Lac Maskeg

Cette retraite, l'une des trois qui réunissent chaque année les Oblats de la Saskatchewan et de l'Alberta, a eu lieu pour la première fois à l'Ecole St Michel, de Duck Lake, nouvellement restaurée. C'était jusqu'alors Monseigneur l'évêque de Prince Albert qui mettait gracieusement son évêché à la disposition des retraitants et tous se souviennent avec reconnaissance de son aimable hospitalité. Ce fut aussi une joie pour tous de voir cette année encore le Vénéré Pasteur de ce diocèse interrompre les travaux de sa visite pastorale pour venir honorer de sa présence ses frères en religion au dernier jour de la retraite. Quel spectacle touchant et édifiant que de voir ce vénérable évêque s'agenouiller au pied de l'autel, à la tête de toute la communauté pour renouveler les vœux de sa profession religieuse!

Avec les hommages de leur reconnaissance à Monseigneur, les Révérends Pères qui ont suivi la retraite désirent aussi exprimer leur gratitude au dévoué prédicateur, et offrir leurs meilleurs remerciements au bon Père directeur de l'Ecole St Michel, non moins aux Révérendes Sœurs de la Présentation qui, éducatrices de longue date et de haute distinction, savent comme toujours par leur bienveillance dévouée conserver à l'hospitalité de l'Ecole St Michel une réputation de proverbiale cordialité.

Un Retraitant

La fête de l'Assomption a la grotte de N. D. de Lourdes de St.Laurent

Dimanche prochain le 17 fête de la solennité de l'Assomption une grand messe sollennelle à 10½ heures sera célébrée à la grotte de Notre Dame de Lourdes à St.-Laurent, près de Duck Lake.

On compte sur la présence d'un bon nombre de pélerins des districts environnant.

Depart pour la France

M. l'abbé A. Leboucher qui a été durant une année et demie vicaire à la cathédrale de Prince Albert est parti vendredi dernier pour la France, son pays d'origine.

La veille de son depart les catholiques de langue française de cette ville se réunirent chez M. F. L'Heureux, président des Artisans pour lui témoigner par une petite fête d'adieu leur sincère estime et leur profonde gratitude et lui présentes en même temps un substantiel cadeau de voyage.

M. l'abbé Leboucher s'est dévoué avec beaucoup de zèle au bien spirituel des paroissiens de la cathédrale durant son séjour à Prince Albert.

Il a établi la congrégation des Dames de Ste. Anne dans cette paroisse et le cercle "Pascal" de la Société des Artisans Canadiens-Français dont il était l'aumônier dévoué. Malgré ses nombreuses occupations M. l'abbé *Leboucher*, fournit de temps à autre au Patriote, une collaboration toujours fort appréciée et s'intéressa vivement à l'œuvre du journal.

Il était un des directeurs de la Cie La Bonne Presse et remplissait les fonctions de secrétaire.

Le Patriote souhaite au brave "franc tireur" un heureux voyage au doux pays de la Normandie. Nous espérons qu'il pourra encore de temps à autre communiquer à nos lecteurs quelques unes de ses impressions sur les hommes et les choses de là-bas.

Décès du Juge Forbes

Nous apprenons avec regret la mort de son Honneur le juge F. F. Forbes. M. Forbes depuis assez longtemps malade se rendait à la côte occidentale dans l'espoir d'améliorer sa santé. Arrivé à Loggan son état s'aggrava considérablement et il revint à Banff où il succomba dimanche matin.

Funérailles de feu M. H. E. Labrosse

Les funérailles de M. H. E. Labrosse, décédé mercredi dernier à l'âge de 30 ans, à l'hôpital de la Sainte-Famille de Prince-Albert, ont eu lieu samedi matin à l'église St. Albert de Marcelin.

Un cortège de 138 voitures et une foule de 500 personnes formaient un défilé funèbre très imposant qui témoignait en même temps de la haute estime dont jouissait feu M. H. E. Labrosse à Marcelin. Le service funèbre fut chanté par M. l'abbé P. E. Myre curé de la paroisse. Dans la cortège funèbre on remarquait Mme Rose Labrosse, de Verner, Ont., mère du défunt, M. Joseph Labrosse de Verner, Ont., frère du défunt, M. et Mme Armand Labrosse de Marcelin. MM. et Mmes Victor Lalonde, J. I. Lalonde, J. J. Labrosse, J. P. Labrosse, W. Lalonde.

MM. J. J. Lalonde, J. L. Landry, J. J. Labrosse, P. Taillon, J. P. Labrosse et Arthur Lacerte, accompagnaient le corbillard, conduit par M. C. L. Hadley, de Prince-Albert. Les Chevaliers de Colomb de Prince-Albert ont fait chanter une messe ce matin pour le repos de l'âme du défunt.

Le Patriote offre ses sincères sympathies et ses condoléances à la famille éplorée dans la douloureuse perte qu'elle vient de faire. M. Labrosse a fait une mort des plus édifiantes et a quitté cette terre après une chrétienne préparation et muni des sacrements de la sainte Eglise.

L'élection de Cumberland

La nomination des candidats pour la répresentation du distrtict électoral de Cumberland à la chambre provinciale a eu lieu le 11 août. Mr. William Charles McKay se présente de nouveau comme candidat conservateur ayant pour opposant Mr. Deacon Alexandre Hall, libéral. La votation aura lieu le 8 septembre.

Le Congrès de Régina

(*Suite de la 5me page*)

L'EGLISE

Le Dr Paradis propose le toast de l'Eglise. L'Eglise, dit-il, a changé la face du monde. Elle est la mère de nos cœurs, la mère de notre race, une mère que nous devons aimer et servir partout et toujours. Nous devons lui être à jamais fidèles."

UNE RACE QUE L'ÉGLISE A FAITE FORTE

Mgr Roy répondit: Au nom de l'Eglise, il remercie les congressistes pour l'hommage de vénération qu'ils lui rendent. "Parmi toutes les races que l'Eglise a faite grandes en est-il une plus grande que la race française? Elle est le meilleur fruit de l'Eglise et de la rédemption du Christ. Je ne crois pas que, depuis les temps apostoliques, l'Eglise ait écrit une page plus glorieuse que celle qu'elle a tracée dans l'Ouest canadien. Vous êtes venus dans l'Ouest à ce moment de l'histoire où il vous est donné de moissonner ici le fruit des œuvres implantées ici par les hommes de Dieu."

LE PLUS BEAU CONGRÈS

Le Rév. Père Libert proposa la santé de l'Association et le Rév. Père Hudon y répondit. Il dit qu'après avoir assisté aux Congrès du Manitoba et de l'Alberta, il avait trouvé le Congrès de la Saskatchewan vraiment prodigieux, et surpassant les autres. Il y avait eu à Régina une note spéciale et caractéristique.

IL FAUT DES COLLÈGES

Parlant de l'envahissement de l'immigration, il dit que pour un moment le flot envahisseur avait semblé vouloir noyer la race canadienne française. Mais aujourd'hui notre élément maintient ses positions et l'avenir lui semble assuré. Il faut cependant pour cela non seulement des écoles mais aussi des collèges.

Cette oeuvre est commencée au Manitoba et dans l'Alberta. Il fait un appel aux Franco-Canadiens de la Saskatchewan pour entreprendre ici la même euvre.

SOCIÉTÉS SŒURS

M. Fortin architecte, propose la santé des Sociétés Soeurs, M. Tourigny celle des dames à laquelle répondit M. Bernatchez.

L'hon. Dr. Beland

L'hon. Dr. Beland, ex-ministre des Postes, de passage à Régina et invité au banquet dit aussi quelques mots. Il dit que c'était par un heureux hasard qu'il se trouvait ce soir dans cette Salle. "Vous avez, dit-il, une superbe mission à remplir dans l'Ouest canadien. C'est de conserver ici vos traditions ancestrales. Vos ennemis parlent de vous comme des épaves sauvées du naufrage. Mais vous n'êtes pas des épaves. Vous êtes des perles vivantes et le glorieux chaînon qui reliera ensemble tous les groupes Canadiens français du Canada."

Le banquet se termina aux accents du God save the King, chanté en français.